

INTERVIEW D'ARNA MER-KHAMIS

Extrait de
Israël-Palestine. Mondialisation et micro-nationalismes

Arna Mer Khamis est Israélienne. Elle est née en 1932 en Galilée. Elle fait partie des Jeunesses sionistes combattantes jusqu'en 1948. Lors de l'expulsion des Palestiniens en 1948 elle rejoint le parti communiste, qu'elle quitte en 1968 au moment du coup de Prague. Dans le cadre d'une association qu'elle avait fondée, In Defense of Children Under Occupation, elle tenta de pallier les déficiences du système éducatif en créant des maisons pour enfants, en formant des jeunes femmes à des méthodes éducatives pour encadrer les enfants. Arna est décédée en 1995

L'Intifada a-t-elle eu des effets pervers sur la société israélienne ?

Arna. – En introduction, je pense qu'il est important de rappeler que l'Intifada est le résultat de vingt années d'occupation israélienne, aussi il est impossible de parler des conséquences et des effets de l'Intifada sur la société israélienne seulement à partir des trois ou quatre années d'Intifada. L'occupation, depuis 1967, a aggravé le conflit entre Juifs et Arabes. Ce conflit n'est pas nouveau, il a commencé en 1948 ; aussi, lorsque nous parlons de ses conséquences sur la société, nous devons aller en arrière pour comprendre comment nous sommes parvenus à cette situation, dont je vais parler plus loin, liée aux événements de 1948. Le conflit entre les Juifs et les Arabes est un très grave conflit, avec tout au long de ces années, des rivières de sang qui ont agrandi la haine. La relation entre Arabes et Juifs ne commença pas avec les

Palestiniens des territoires occupés. En Israël même, il y a aussi des Palestiniens. Ainsi, la question des rapports avec les Arabes n'est pas nouvelle pour la société israélienne. Pendant plus de quinze ans, de 1948 à 1966, les Arabes palestiniens dans les frontières d'Israël étaient sous domination militaire, la même domination que subissent les Palestiniens depuis l'occupation de 1967. La société israélienne se développa sur des bases de haine, déshumanisant les Arabes dans la vie pratique pendant quinze ans de domination militaire, de domination militaire très stricte à l'encontre des Arabes israéliens en Israël. La société israélienne ne se battait pas pour l'égalité pour ces gens, qui sont les mêmes gens qu'en 1967. _ Maintenant, l'occupation de 1967 a vu une nouvelle génération de soldats. Ce sont les fils de ceux de 1948. C'est une nouvelle génération qui a été élevée et nourrie avec les mêmes concepts et la même idéologie qu'en 1967, qui a été nourrie de l'expérience de leurs parents dont le comportement lors de l'occupation de 1967 reflète ce qu'est la société israélienne. L'Intifada a seulement exposé tous les comportements cachés qui n'étaient pas exprimés de façon aussi concentrée ; maintenant, on voit le comportement des soldats, qui est représentatif de la société israélienne. Et pour décrire le comportement des soldats israéliens, je dois le caractériser non pas à travers des tests ou des théories mais à travers la pratique quotidienne d'individus, de groupes de soldats qui servent dans les territoires occupés. Et quel est ce comportement ? Je dois dire une chose : si de jeunes soldats - et ils sont jeunes, ils ont 18 ou 20 ans - transforment leur relation avec la partie la plus faible de la société - les enfants - cette relation consiste en ceci : les soldats battent et les enfants sont battus. Cela consiste à battre les enfants de différentes manières - non pas tirer sur eux : je ne parle pas des gaz, je ne parle pas des instruments qu'utilise l'armée, je ne parle pas des arrestations, je parle du comportement de l'individu-soldat qui exprime par ses mains,

son bâton, par ses bottes, des choses qui n'appartiennent qu'à lui, et qu'il a la possibilité de ne pas utiliser, et qu'il choisit d'utiliser, parce que c'est là ce que je définis comme une personnalité sioniste, ce qui signifie que cela fait partie de son éducation, c'est une partie constitutive de l'individu, haïssant, en colère, et qui a la possibilité d'exprimer sa colère sur la partie faible de la société, et dans notre cas, ce sont les enfants palestiniens sous occupation israélienne.

La participation des enfants a commencé dès le début de l'Intifada, les soldats n'avaient aucun moyen de répondre, ils n'avaient même pas des bâtons et quand ils en ont eu, ils les ont utilisés sauvagement. Il semble que la tactique de l'Intifada résulte du fait qu'il n'y avait aucune autre perspective pour les Palestiniens. Ils ont essayé le terrorisme, qui a échoué. Il semble que les Israéliens étaient très informés sur ce qui se passait dans les organisations palestiniennes. Ces jeunes enfants se rendirent progressivement compte que la violence armée n'avait pas d'issue. Le fait de jeter des pierres n'était-il pas un acte de désespoir consécutif à l'absence totale de perspective ?

Arna. – Je vais essayer de répondre. D'abord je n'accepte pas votre terminologie. Même les journalistes israéliens l'ont écrit. Si vous posez la question autrement, peut-être pourrais-je y répondre, et dans ce cas je ne nierai pas le fait dans ma réponse. La terreur qui fut utilisée ou subie par les Palestiniens est la terreur israélienne ; il n'y a pas de pire terreur que l'occupation, et il n'y a pas de pire occupation que l'occupation israélienne. Aussi l'Intifada est une réaction de chaque individu, enfant, femme, intellectuel, ouvrier qui représente un cri : partez, nous ne pouvons plus vous supporter, Israéliens, au niveau humain le plus élémentaire. Par conséquent, la réaction - pierres, morceaux de fer, quoi que ce soit - est la réponse à la violence des soldats israéliens depuis 1967 et à la

politique violente depuis 1948. Je ne sais pas si, au lieu de pierres, la terre de Palestine était pleine de pistolets et de fusils, ceux ci ne seraient pas utilisés, parce qu'on est arrivé à un point où il est impossible de continuer à supporter la situation. C'est véritablement une révolte du peuple.

J'ai lu quelque part que la bande de Gaza était un terrain d'expérimentation de mesures administratives et répressives contre la population...

Arna. – Si vous voulez faire une liste des formes d'oppression, vraiment je crois qu'un livre ne suffirait pas. J'appelle ça une occupation très sophistiquée utilisant tous les moyens. Vous disiez que la police secrète connaissait tout ce qui se passait dans l'organisation. Ils savent beaucoup, je ne peux pas mesurer combien ils savent, mais ils savent une chose : ils connaissent la culture, la psychologie, et peut-être d'autres secrets de l'organisation. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Israël rassemble des informations. Le combat des Israéliens contre les Palestiniens, je dois le dire encore une fois, ne date pas d'aujourd'hui. Ils savent beaucoup parce qu'ils ont étudié cela comme une arme, et ils l'ont utilisé déjà en 1948, où ils ont réussi avec toute cette information à transférer la majorité des Palestiniens de chez eux, non par un massacre total, mais par un massacre partiel : ici en tuant seulement dix personnes dans un village, ailleurs en disant à d'autres : vous quittez vos villages pour seulement trois semaines ; différentes sortes de moyens servent leurs but. Le but était de transférer les Palestiniens et ils ont réussi.

Aussi leur expérience, bien sûr, est utilisée tout le temps et elle est utilisée maintenant. Et quels moyens utilisent-ils maintenant ? Je ne parle pas des taxes et impôts, je parlerai d'autres méthodes qui ont été récemment exposées dans les médias. La question des groupes de tueurs dans l'armée israélienne a été révélée à la télé israélienne et dans les

journaux, et c'était un gros scandale. Il s'agit de groupes de tueurs qui ont un entraînement spécial, ils se déguisent selon les circonstances et les besoins. Ce qui est nouveau pour moi, et je suppose que c'est nouveau pour les Palestiniens, ce sont ces groupes spéciaux entraînés pour cela. Depuis trois ans ils se couvrent le visage, attendant en groupe, et tuent et provoquent. Ils utilisent des vêtements complètement théâtraux, ils arrivent en voiture, ils utilisent les voitures des Palestiniens -- quiconque a une voiture peut être menacé de se la faire confisquer, que les gens soient dedans ou non, ils la prennent. Cela commença au début de l'Intifada, alors ils ont pris, deux, trois voitures, et le conducteur en informa immédiatement le village ou les autres villages, de différentes manières. L'une des manières était de taper sur les poteaux électriques. La voiture arriva dans le camp de réfugiés de Jenin. Dans la voiture deux personnes devant, l'une avec la barbe, portant une jellabah, derrière deux femmes, avec un bébé, rouge à lèvres, les cheveux couverts ; ils atteignent un point où se trouvaient six garçons, l'un d'eux recherché, connu par les services secrets, la Shabak, et il est attrapé, il sera tué. Najib. Le garçon recherché s'appelle Najib. Quand cet homme barbu à côté du conducteur descend de la voiture, Najib le reconnut et il se mit à crier. Cet homme était connu comme membre de la Shabak. Il ôta sa fausse barbe et se mit à courir après Najib. Aussitôt arriva l'armée, par l'autre côté, ils ont fermé la rue, et ce tueur, Nir, arriva et le tua. Il aurait pu l'attraper, ce n'était pas un problème. C'est là l'une des méthodes. Il y a aussi la question des taxes. Ils prennent des enfants, les arrêtaient, pour un jour, même. Ils vont chercher la famille et s'ils ne peuvent pas payer il ne sort pas. Toutes sortes de taxes. Si vous devez payer des taxes sur les taxis, ils appellent cela les taxes de pierres, taxe d'Intifada, toutes sortes de noms. Personne ne sait ce qu'on exige de lui qu'il paie. Taxes de guerre du Golfe. Amendes pour siffler et crier sur les toits des maisons. Taxes quand ils

viennent dans les magasins du centre du village. Comment collecte-t-on les taxes dans les territoires occupés ? La police secrète, l'armée des frontières, et des soldats. Vingt personnes avec des armes viennent demander au propriétaire du magasin de payer les taxes. On connaît le résultat. Quand ils arrivent, il ferme la boutique et s'en va. S'il ne le fait pas il risque de se faire briser ses biens, de faire fermer son magasin, parce que si vous imaginez vingt soldats venant collecter les taxes, la question n'est pas celle des taxes... C'est un cercle vicieux de pressions, auquel je peux donner un nom, celui de ghetto. Ghetto.

Quelles ont été les conséquences de la fermeture des écoles ?

Arna. – Quand on parle de fermeture des écoles, on entend par là une mesure technique. Les écoles sont fermées. Aussi, après une année, une année et demie de fermeture, on rouvre les écoles. Et alors ? Une année sans école. Mais en réalité, si vous considérez combien de jours ces écoles ont été ouvertes ou combien de jours on a pu enseigner dans ces écoles de manière tranquille, vous parvenez rapidement à cette conclusion : dans une année, qui est la quatrième année d'Intifada, qui est la meilleure année, dans l'ensemble il y a eu trois mois d'enseignement. Pour cent soixante dix-huit jours, il y a des endroits où on a enseigné 50 p. cent d'autres 55, d'autres 48 p. cent. Par exemple, dans le camp de réfugiés de Jenin, les écoles secondaires, ou l'école de garçons, appelée Salaam, ou Haifa, ils n'ont pas atteint trois mois d'enseignement. Aussi, si vous considérez le tout, une année et demie de fermeture totale, et trois autres années, combien avez vous de mois d'enseignement ? En étant large, je dirais une année. La revendication était que les soldats laissent les écoles tranquilles. Si les soldats ne se trouvaient pas près des grilles il n'y aurait aucun problème avec les enfants. Mais le problème

n'est pas que les enfants jettent des pierres et qu'il y a des affrontements. Quand les soldats arrivent le matin et que les enfants vont à l'école, quand ils voient les soldats, les voitures qui s'arrêtent, ils sont en fureur, et ils s'enfuient. Bien sûr, il y en a qui jettent des pierres, mais l'expérience de quatre années de vie avec les soldats israéliens a rendu les enfants effrayés, ils sont effrayés, ils s'enfuient, ce n'est pas une blague, un jeu, parce que quand la voiture arrive près de l'école, les soldats en prennent un au hasard, ils fouillent son sac, ils le collent au mur, ou ils le provoquent avec des propos sexuels très violents, et quand ils réussissent à provoquer, et ils en ont l'opportunité, ils entrent dans l'école, et c'est arrivé plus d'une fois, ils tirent des gaz lacrymogènes, et ce n'est pas seulement cela, ces gaz deviennent chaque fois pires, ils entrent même dans les classes, qui peut les en empêcher ? Alors, si vous demandez cela à n'importe qui, on vous dira que la fermeture des écoles fait partie d'une politique délibérée, qui utilise tous les moyens. Pour la première fois il y a eu une campagne internationale contre la fermeture des écoles. Parce que l'opinion publique, particulièrement l'opinion européenne, est importante. Le premier ennemi des autorités israéliennes, ce sont les Palestiniens. Le second, c'est l'opinion publique internationale. Il est très important de ne pas parler de politique générale, mais de montrer les faits, la vraie image, qui est si claire, de montrer la vie quotidienne, dont les écoles font partie.

D'après le rapport d'une commission appelée Justice et paix, en 1987-88 les écoliers ont raté 43 % cent de l'année scolaire, et pratiquement la totalité de l'année 88-89. Le risque est que les jeunes enfants ne puissent pas apprendre à lire, ce qui concerne 120 000 enfants entre 6 et 10 ans, et c'est précisément l'âge où on acquiert certains réflexes et savoirs qui sont fondamentaux pour apprendre à lire. Dans

vingt ans il risque d'y avoir une génération entière d'enfants qui seront handicapés.

Arna. – Nous avons été les premiers à regretter que ces conclusions ont mis tant de temps à être publiées. Ce n'est pas après vingt ans qu'une génération sera illettré, c'est maintenant. Quatre ans, c'est le tiers de la vie consciente d'un jeune adulte. C'est maintenant que la génération est illettrée. Je vous donnerai un exemple. A six ans, quand l'enfant est entré dans sa première année d'école, celle ci était fermée. A sept ans il commence sa seconde année d'école, mais celle-ci est fermée la moitié de l'année. A huit ans, il entre dans sa troisième année d'école, et il n'a pas fait même l'expérience de l'utilisation d'un crayon. Et nous, les thérapeutes, les enseignants, nous savons ce que signifient les années préparatoires pour un enfant. Nous devons nous souvenir qu'il n'y a pas même un système de jardins d'enfants. Il y a des jardins d'enfants, mais ce n'est pas systématique, il y en a partiellement dans les camps de l'UNRA, pas pour tous les enfants, il y a des jardins d'enfants privés, mais ce n'est pas obligatoire, alors où sont les discours sur le fait que l'occupation a amené le progrès et la démocratie aux Palestiniens ? Quand notre enfant est en troisième année, il n'a pas exercé les muscles de ses doigts, il a été à l'école pendant trois mois ; et je n'exagère pas, il a déjà neuf ans et il est en quatrième année. Nous avons été très impliqués avec tous les parents, avec les enseignants, avec toute la population palestinienne - et je le suis en tant qu'enseignante d'éducation spécialisée et en tant que thérapeute. Leurs enfants sont illettrés, mais la différence est que nous avons immédiatement pensé que s'il est impossible de remplacer l'école, on peut minimiser les dégâts qui ont été faits, ne serait-ce que pour un enfant, on doit le faire. C'est cette idée qui nous a amenés à traduire en pratique toutes ces statistiques que vous avez mentionnées. Et quand les écoles ont été fermés, la réaction naturelle des Palestiniens a été de créer

une alternative qu'on appelle enseignement populaire. Bien sûr, c'était organisé spontanément par des volontaires dans les foyers, les mosquées, les clubs, en utilisant toutes les possibilités, mais la réaction des autorités militaires a été de menacer de faire sauter les maisons à l'explosif, de menacer les filles qui enseignaient, de menacer des les arrêter. Ce n'est pas une loi qui interdit d'enseigner en dehors de l'école : vous devez comprendre que dans les territoires occupés il n'y a pas de loi, n'importe quelle loi peut exister, il n'y a qu'une loi, celle du gouvernement militaire, il n'y a pas de loi, il y a des ordres, ce qui signifie que si vous faites cela, vous serez expulsé de l'école. Si un enseignant de l'école gouvernementale, dont la situation est un peu différente de celle de l'UNRA dans les écoles des camps de réfugiés, chaque enseignant, s'il est arrêté, même pour 24 heures, ce qui arrive tous les jours, il est automatiquement licencié, et il perd tous ses droits, pas seulement son travail, mais ses droits à la retraite ; ils neutralisent tous les enseignants, les empêchant de participer à l'enseignement populaire. Il y a d'une part la menace de l'armée, de l'autre la construction d'un système alternatif d'enseignement, mais pour cela on a besoin d'enseignants, aussi ils savaient très bien ce qu'ils faisaient, et de fait tout le système s'est effondré, il s'est crée un vide, les enfants sont dans la rue.

Comment la population palestinienne s'organise-t-elle sous l'occupation ?

Arna. – Il y a dans les villes des centaines de milliers de travailleurs qui vivent du salaire d'un ouvrier, aussi leur situation est presque la même que celle de ceux qui vivent dans les camps de réfugiés. Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pas un pas un paysan, il n'a pas de terre, c'est un ouvrier qui travaille principalement en Israël, aussi la question n'est pas seulement celle des camps de réfugiés, c'est celle de tous les

travailleurs dans les territoires occupés qui vivent du salaire quotidien de ceux qui travaillent en Israël, et que maintenant on empêche d'aller travailler. Seuls quelques-uns le peuvent. Certains employeurs ne trouvent pas de spécialistes dans le bâtiment, dans certaines professions, aussi on leur donne une permission spéciale des autorités militaires pour quelques individus. Si, avant la guerre du Golfe il y en avait plusieurs centaines de milliers, aujourd'hui il s'agit seulement de quelques milliers, deux ou trois mille. La question est celle d'une grande population sans revenu. Vous avez fait allusion aux jardins potagers près des maisons ou d'autres sortes de projets. Ce n'est pas une réponse, cela ne permet pas de résoudre la profonde crise économique qui se traduit tous les jours, à chaque moment, dans chaque maison. Aussi je ne veux pas faire un tableau idéal et pastoral, et dire que dans chaque maison, dans les camps de réfugiés il y a un jardin et trois poules qui pondent des œufs. La question est qu'il y a une grave situation économique dans les territoires occupés. L'autre question la plus importante est celle des enfants. Nous avons un proverbe en hébreu, je suppose qu'il y a le même dans les autres langues, mieux vaut tard que jamais. La question est : qu'est-ce qu'on peut faire ? Est-il possible de bâtir un système parallèle d'éducation ? Les autorités israéliennes ne le permettraient jamais. Ensuite ce n'est pas possible. Si on veut avoir une image réelle de la situation sociale, psycho-politique, on doit penser en termes de ghetto. Dans ce ghetto, que peuvent faire les gens qui y habitent ? Il y a des initiatives, qui visent à aider l'enfant à continuer à être un enfant normal, mais on ne peut construire un système qui permette à tous ces centaines de milliers d'enfants d'assister à l'école à domicile. Cependant, on peut faire des choses. Avec trois années d'expérience dans une région, dans le camp de réfugiés de Jenin, dans des villages et dans des quartiers de la ville, on a pu donner aux enfants, à la maison, ou dans les rues, ou chez des

amis, en groupe, de différentes manières l'expérience de l'action collective positive par la créativité, en donnant à l'enfant les moyens de canaliser son agressivité, en lui donnant plus d'instruments pour diminuer le fossé entre son esprit et la vie qu'il mène. On le voit, dans les dessins des enfants, les histoires qu'ils racontent ce sont les histoires de leurs vies, mais ils n'ont pas les moyens, ils ne savent pas comment s'exprimer. Lorsqu'ils dessinent un enfant ou un soldat, c'est du niveau d'un enfant de quatre ans. L'enfant qui dessine n'a pas même l'expérience graphique, il n'a pas l'expérience des couleurs. On essaie d'atteindre le maximum d'enfants avec de très faibles moyens. Après trois ans d'expérience nous sommes parvenus à la conclusion que le meilleur moyen est de créer dans chaque quartier un foyer, un centre pour les enfants qui concernerait un nombre maximum d'enfants, qui aurait une approche individuelle et qui aiderait la famille à développer les moyens d'enseigner à l'enfant. Ainsi, nous avons récemment expérimenté dans un des quartiers de Jenin une bibliothèque pour les enfants, une bibliothèque de jeux, accessible à l'enfant sur place, comme un atelier, et il l'emporte chez lui et le ramène pour en prendre un autre. Pas à pas. Et des soins individuels pour des cas spéciaux. De même, le centre sert ceux qui sont volontaires, les guides d'enseignement, qui ne sont pas des enseignants, à développer la façon d'approcher l'enfant. Je ne prétends pas en faire des enseignants, je ne prétends pas en faire des psychologues, c'est du travail de terrain dont il se trouve que c'est mon métier, et dont j'ai l'expérience depuis des années. J'ai la chance que toute mon expérience, je peux la transmettre, et je peux appliquer tous mes concepts et toutes mes positions politiques en soutenant une partie des enfants palestiniens. Les expositions de dessins d'enfants révèlent le fossé entre le sujet et les dessins, c'est choquant, et quand vous voyez comment les enfants utilisent les couleurs, les crayons de couleurs... Ils n'utilisent que trois couleurs, nous l'avons

observé depuis des années : noir rouge et vert, les couleurs du drapeau. Les dessins, quels qu'ils soient, sont tous en trois couleurs. Nous avons essayé de les habituer à toutes les couleurs, on a utilisé avec eux la peinture à l'eau. Bien sûr, ce sont des enfants normaux, ils ne sont pas du tout anormaux, ils sont extrêmement normaux. Bien sûr, on voit tout de suite l'aspect émotionnel [dans leurs productions graphiques]. Ce ne sont pas des dessins, il y a toutes sortes de couleurs, toute une excitation. Ce moyen d'expression, qu'on peut utiliser avec beaucoup d'enfants en même temps, est bon marché et peut être utilisé profitablement avec de nombreux enfants. L'apprentissage est individuel, ils ont des cahiers à eux avec leurs dessins. Ils font ainsi l'apprentissage de la créativité. Chaque enfant a un sac en plastique, avec ses crayons, ses affaires, cela devient pour lui un objet de fierté, comme les petits enfants lorsqu'ils vont à l'école pour la première fois. L'enfant a dix ans, mais il réagit comme un enfant de cinq. Il y a des dépressions, pas profondes, je ne parle pas de dépressions pathologiques ; ils les surmontent par une activité collective limitée. C'est incroyable, ces groupes à la maison qui ne répondent pas aux besoins d'une école, mais qui répondent aux situations problématiques, la dépression, l'agressivité, je peux citer le cas d'un frère et d'une sœur, le frère était très agressif, à tel point qu'un jour il a pris un couteau... Il avait à l'époque sept ans, sa sœur a un an de plus. Elle était tout le temps fermée sur elle même, effrayée, je ne dis pas que c'était dû entièrement à l'Intifada, mais l'Intifada aggrave les faiblesses de chacun. Quand on a commencé à travailler avec ce groupe, cela se passait chez l'un d'eux avec, il y avait trois autres enfants. Au bout de six mois, l'enseignant a déclaré qu'il n'y avait plus aucun signe d'agressivité. Il est possible de faire beaucoup de choses avec peu de moyens. L'armée, jusqu'à présent n'a pas touché à ce système, je ne sais pas pourquoi, je suppose que c'est parce que c'est un groupe d'Israéliens qui l'anime.

Maintenant, nous ouvrons une autre maison, et on rassemble de l'argent pour démarrer une troisième. C'est très modeste, sans grand moyen, mais c'est le seul endroit où un enfant peut venir pour avoir un livre.

Y a-t-il eu des études sur les effets de l'atmosphère de violence sur les enfants ?

Arna. – Je ne connais pas de recherches qui aient été faites, mais je connais bien les enfants de quatorze ou quinze ans. Beaucoup d'enfants de cet âge ont quitté l'école par manque de motivation. Même si l'école est ouverte aujourd'hui, ils n'y vont pas. Beaucoup d'enfants de cet âge sont arrêtés, à quinze ans c'est fréquent, alors ils perdent un ou deux ans, ils sont arrêtés 8, 9 mois, un an, je ne connais pas les statistiques, je parle de mon expérience sur le terrain, je connais les enfants, je connais leurs noms ; quand ils sortent, après un an, ils arrivent en huitième ou en neuvième année d'école, puis ils deviennent des militants. Le gosse est recherché, à quatorze ans il est recherché, même s'il ne l'est pas effectivement, mais il veut être recherché. Et je ne parle pas de ceux qui ont seize ou dix-sept ans. A 17 ans, on passe les examens. S'ils n'ont pas l'examen... il faut comprendre, pour les Palestiniens la question des études - je ne parle pas du savoir ou de l'éducation, je parle de l'instruction et des examens, c'est dans la culture des Palestiniens. Leur survie dans les pays arabes dépend de leur profession, aussi c'est une partie de leur culture, finir le lycée pour avoir l'examen. Quand on parle d'examens, c'est très important, et ils le savent, bien sûr. Aussi, quand c'est la période des examens du baccalauréat, des dizaines de lycéens sont arrêtés pour une journée, le temps de l'examen. Il est impossible d'enseigner dans de bonnes conditions. Il n'y a pas de laboratoires, et pourtant il y a de la chimie au programme, des maths, de la physique. Le combat pour terminer la dernière année de scolarité est vraiment un but important. Cela ouvre la

vie future. Mais aujourd'hui, cela n'ouvre pas la vie future parce que les universités ne fonctionnent toujours pas. Il y a des universités clandestines bien sûr. Dans le camp de réfugiés de Jenin, avant l'Intifada, 90 p. cent des enfants, garçons et filles, finissaient l'école secondaire. C'est un taux très élevé. 40 p. cent des élèves des deux sexes continuaient de différentes manières l'enseignement supérieur. Aujourd'hui beaucoup d'enfants ne vont même pas à l'école, ils ont peur d'aller à l'école. Vous savez, à Jenin, les écoles ne sont pas dans le quartier, elles sont à l'extérieur de la ville. Pour aller à l'école il faut passer par le centre de la ville avec le marché, les boutiques, les soldats sur les toits des maisons, les enfants ont peur d'être battus, les autorités israéliennes ont réussi à bloquer la fréquentation scolaire.